

## TROGLODYTES

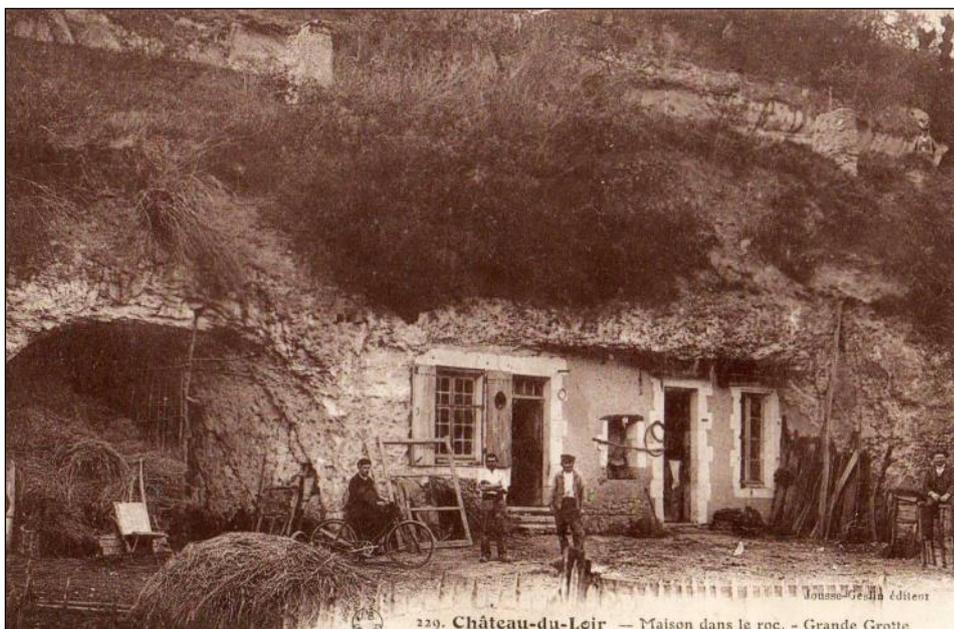
Depuis la Préhistoire, l'habitat troglodytique est une architecture, rudimentaire ou somptueuse, présente dans différentes traditions consistant à aménager des habitats souterrains ou creusés dans le rocher à flanc de montagne. Les maisons troglodytiques sont généralement creusées dans des roches sédimentaires (calcaires, mollasse, grès, tuf, lœss...) ou volcaniques (cendres, tuf...) sous tous les climats. De l'abri sous roche au château ou à la cité souterraine, cette architecture a une fonction d'habitat temporaire ou permanent mais revêt traditionnellement d'autres usages domestiques ou agricoles et également, assez souvent, une fonction religieuse dans de multiples sociétés (Wikipedia).

« Vaste sujet ! » comme aurait dit le général de Gaulle même si, dans le cadre de cette recherche, nous le limitons à la France.

On pourrait postuler que le troglodytisme a connu et connaît trois périodes. La première, qui se perd dans la nuit des temps, est celle où l'occupation artificielle du rocher est quelque chose de naturel et somme toute banal, une utilisation judicieuse de l'espace et des avantages considérables qu'offre en quelque sorte le pré-bâti.

La seconde, qui n'a pas un point de départ très net, mais qui est surtout sensible à partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle, voit l'image de marque de l'habitation troglodytique se dégrader, assimilé à un archaïsme paupérisant, à telle enseigne qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, le troglodyte est devenu un objet de curiosité que l'on couche sur les cartes postales et dont on parle dans la presse avec des accents d'ethnologue. C'est à propos de cette période que certains auteurs ont pu écrire que, pour l'opinion : « troglo = clodo ».

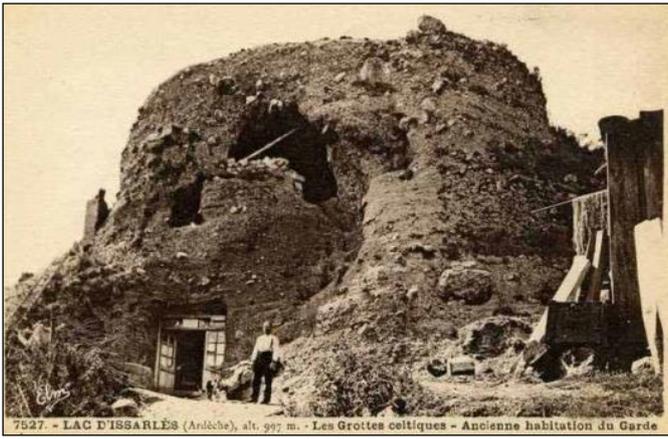
La troisième est née avec le regard différent porté sur les relations entre la vie et le milieu, ce qu'on appelle, pour faire simple, l'écologie. Les nouveaux troglodytes seraient issus des classes aisées, conquis par une façon de vivre « autrement ».



*Château-du-Loir, dans la Sarthe, est un des grands sites troglodytiques français. Cette carte postale, vers 1900, montre bien les caractéristiques de ce type d'habitation : fermeture de l'habitation par un mur avec des ouvertures maçonnées, tandis que les dépendances sont simplement creusées à l'air libre. Ce genre de photo est assez réducteur et il faut se méfier des apparences : si les « accessoires » sont disposés dans un certain fouillis, il faudrait comparer avec une ferme de plein air dans le même lieu à la même époque.*

Le lac d'Issarlès, dans l'Ardèche, est un volcan de type maar, occupé par un lac de 90 ha et d'une profondeur de 138m. Les maars sont des cratères d'explosion, souvent rempli d'eau, comme les lacs Pavin, Bouchet, de Saint-Front. Le processus de formation est assez simple. Le magma, remonte des profondeurs dans une fissure et rencontre une nappe phréatique ou une rivière souterraine. L'eau se vaporise et si la vapeur ne peut pas s'échapper, la pression monte, monte... et tout explose !

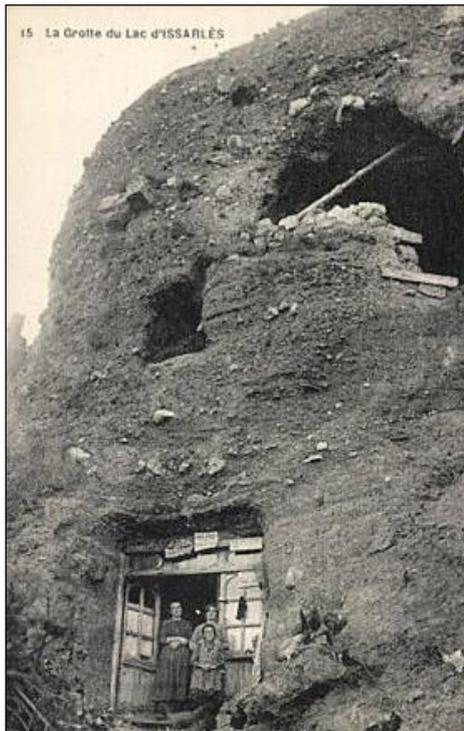
Près du lac, deux grottes sont creusées dans la falaise. La grotte supérieure a servi d'habitation au garde du lac jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Elle est aujourd'hui aménagée en musée relatant l'histoire de ses habitats troglodytes. Quant à la grotte inférieure, elle est restée en l'état. C'est un chemin parfaitement aménagé qui après 300 mètres de marche amène les visiteurs aux fameuses habitations. Personne ne se souvient de l'époque où ces grottes ont été creusées. Son dernier locataire a été Zéphirin Gardès et a quitté les lieux en 1928. Quelques écriteaux, accrochés au-dessus de la porte vitrée d'entrée appelaient les passants à la générosité : « Soyez généreux, le garde sera gracieux » ; « La fortune du garde est dans la poche du visiteur ». La pièce au-dessus, à laquelle on accédait par une échelle de bois posée à l'extérieur, servait de grenier et d'atelier de travail. Le garde y tenait son foin et son banc de sabotier. Les deux ouvertures, pratiquées dans l'épaisseur du plafond rocheux séparant les deux pièces, servaient de cheminées : l'une au foyer et l'autre au four installé dans la pièce supérieure. L'autre grotte située en dessous de la première, servait de cave au garde. Il y stockait ses filets et ses autres outils de pêche.



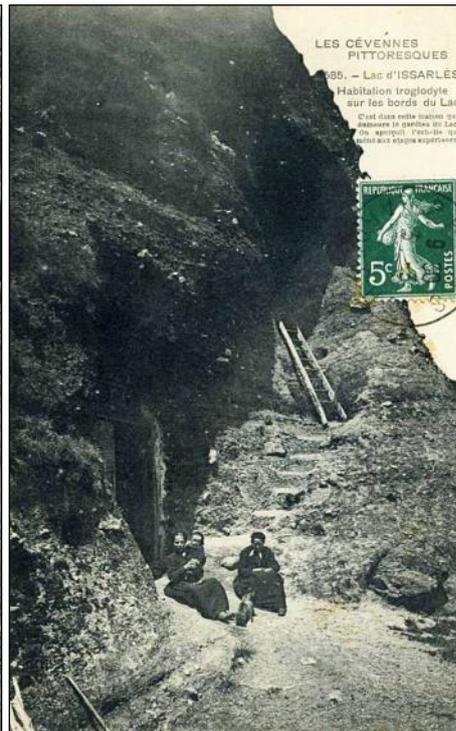
7527. - LAC D'ISSARLÈS (Ardèche), alt. 997 m. - Les Grottes celtiques - Ancienne habitation du Garde



Habitation du Garde du Lac d'ISSARLÈS - Grotte

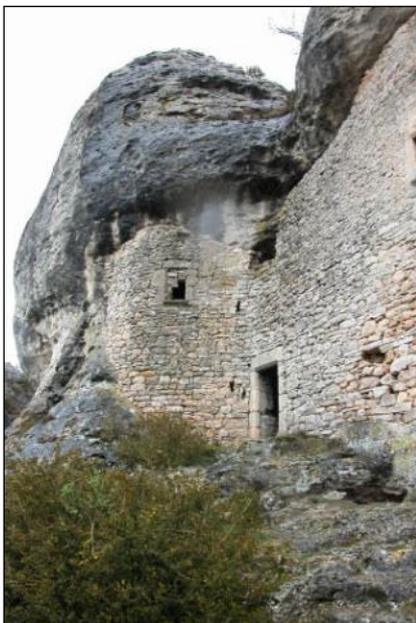


15 La Grotte du Lac d'ISSARLÈS



LES CÉVENNES  
PITTORESQUES  
1885. - Lac d'ISSARLÈS  
Habitation troglodyte  
sur les bords du Lac  
C'est dans cette habitation que  
appartient la grotte du Lac.  
On aperçoit l'entrée qui  
est au-dessus de la photo.

*Le texte de la carte postale est sans équivoque : « les Cévennes pittoresques » !*



Le hameau des Baumes à Millau, dans l'Aveyron, s'accroche au flanc d'un chaos dolomitique de la cause du Larzac, en bordure d'une éminence calcaire formée de rochers ruiniformes.

L'abri sous-roche a très certainement donné naissance au mas puis au lieu-dit qui porte aujourd'hui ce nom. Il ne semble pas antérieur au XV<sup>ème</sup> - XVI<sup>ème</sup> siècle. Il est ainsi qualifié de « borie » située « a las Balmas » dans le cadastre de 1528. Le domaine appartient alors à un tisserand et relève des bénédictins de Notre-Dame de l'Espinasse et de la commanderie hospitalière de Saint-Jean de Jérusalem, qui sont parmi les plus grands propriétaires fonciers des causses.

La façade s'impose se compose de deux tourelles semi-circulaires qui cantonnent un mur de moellons de calcaire, l'ensemble épousant au mieux les sinuosités du rocher. Un soubassement rocheux étroit, accessible par quelques marches taillées, forme un perron desservant l'unique porte qui était close par un vantail bloqué par une barre coulissant dans l'épaisseur du mur.

Des aménagements défensifs ont été ajoutés dans un second temps, dans la deuxième moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle, lors des guerres de Religions.

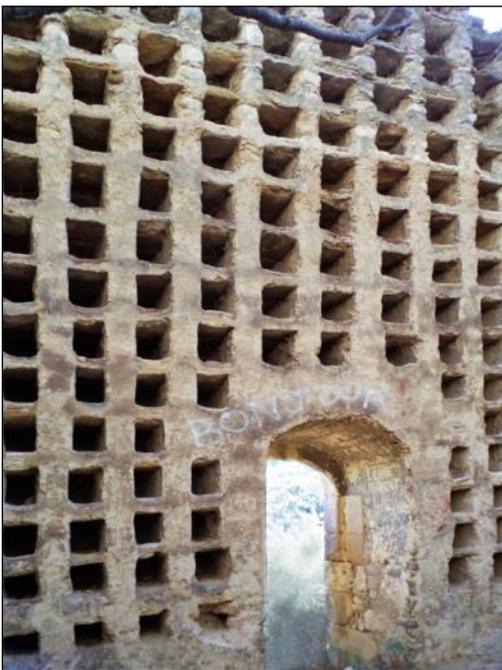


IV. Les grottes de Calès, à Lamanon, dans les Bouches-du-Rhône, à l'extrémité orientale du massif des Alpilles, sont un site d'habitat qui fut occupé de l'époque préhistorique jusqu'au XV<sup>ème</sup> siècle. Elles se composent, sur plusieurs étages de la falaise, d'habitats troglodytiques creusés par l'homme. Ils servent soit de refuge, soit de résidence pérenne au cours des millénaires.

Ce site composé d'une série d'anfractuosités creusées par l'homme jusqu'au sommet de la falaise a tout d'abord servi d'habitat ligure. On a identifié 58 cavités d'habitation dans le cirque et autant à l'extérieur du cirque. Les traces d'occupation s'étalent de la Préhistoire à la Protohistoire. On est en présence de la première génération des grands castra du Moyen-âge.

On y accède par d'étroits escaliers taillés dans le roc.

Mais la présence de trous de boulin dans la falaise montre que certaines excavations n'étaient accessibles que par des échelles. Les grottes furent habitées du XII<sup>ème</sup> siècle jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle par une population qui a varié entre 120 et 220 habitants. Des rigoles creusées dirigeaient les eaux de ruissellement vers des citernes et des aiguiers. C'est de la dernière période d'occupation que datent les aménagements les plus sophistiqués avec cheminées, placards, tasseaux et feuillures de portes.



*Pigeonnier.*



*Silos.*

Le gouffre du Grand Caunet, à Roquefort-la-Bédoule, dans les Bouches-du-Rhône, s'ouvre par un orifice de 8m sur 5. De la lèvre de l'orifice on est impressionné par la majesté du gouffre où les cannelures de coulées de calcites fuient vers des profondeurs inquiétantes. Sur le côté sud-est, on ne peut manquer de voir la masse surprenante d'une cage d'escalier. Une désescalade de 4m permet d'arriver en haut de ces escaliers dont la partie supérieure a dû disparaître. Là, sur une hauteur de 7m, l'escalier se déroule dans une partie étroite, coincée entre les parois rocheuses. À -14m, on arrive sur la terrasse d'une maçonnerie de plus grande ampleur, aménageant une descente en colimaçon. A -21, on arrive à la base des escaliers, dans une petite cour où une porte permet d'accéder à l'autre partie du gouffre. On est surpris par de nombreuses niches de 20cm sur 20 et de 30 à 40cm de profondeur, aménagées dans la maçonnerie, à l'intérieur des escaliers et en façade. Il en a été dénombré plus de 70.

Faute d'archives ou d'écrits, l'origine de la construction des escaliers reste réduite aux hypothèses. Les fonctions de columbarium, puis de colombier ont été envisagées, mais les niches sont trop petites pour accueillir une urne, les niches dans l'escalier sont peu pratiques pour les pigeons et dans les deux cas, certaines niches de la façade sont difficilement accessibles. On a parlé de fromagerie, mais là encore, l'agencement et l'emplacement des niches ne s'y prêtent pas. Il y a eu encore l'hypothèse d'une glacière, les escaliers permettant de descendre à diverses profondeurs. Mais qui dit glacière dit source d'eau et bassins bien plats où faire former la glace en hiver, rien de tel en surface dans les environs du gouffre. De plus, les glacières étaient couvertes et aucune tuile n'a été trouvée lors des travaux de désobstruction.

Autre hypothèse : exploitation d'un filon minier ; l'état des lieux ne s'y prête pas et d'autre part, pourquoi construire un escalier une fois qu'on a atteint le fond de la veine ? Dernière proposition : l'occupation religieuse du gouffre, suggérée par les niches où l'on pouvait placer des lumignons, mais une telle occupation ne semble pas très catholique !

On a aussi émis l'hypothèse de lieu initiatique, ou de cérémonies pour les francs-maçons, mais il n'y avait de loge ni à Cuges, ni à Roquefort-la-Bédoule et le lieu était à plusieurs heures de trajet de Marseille.

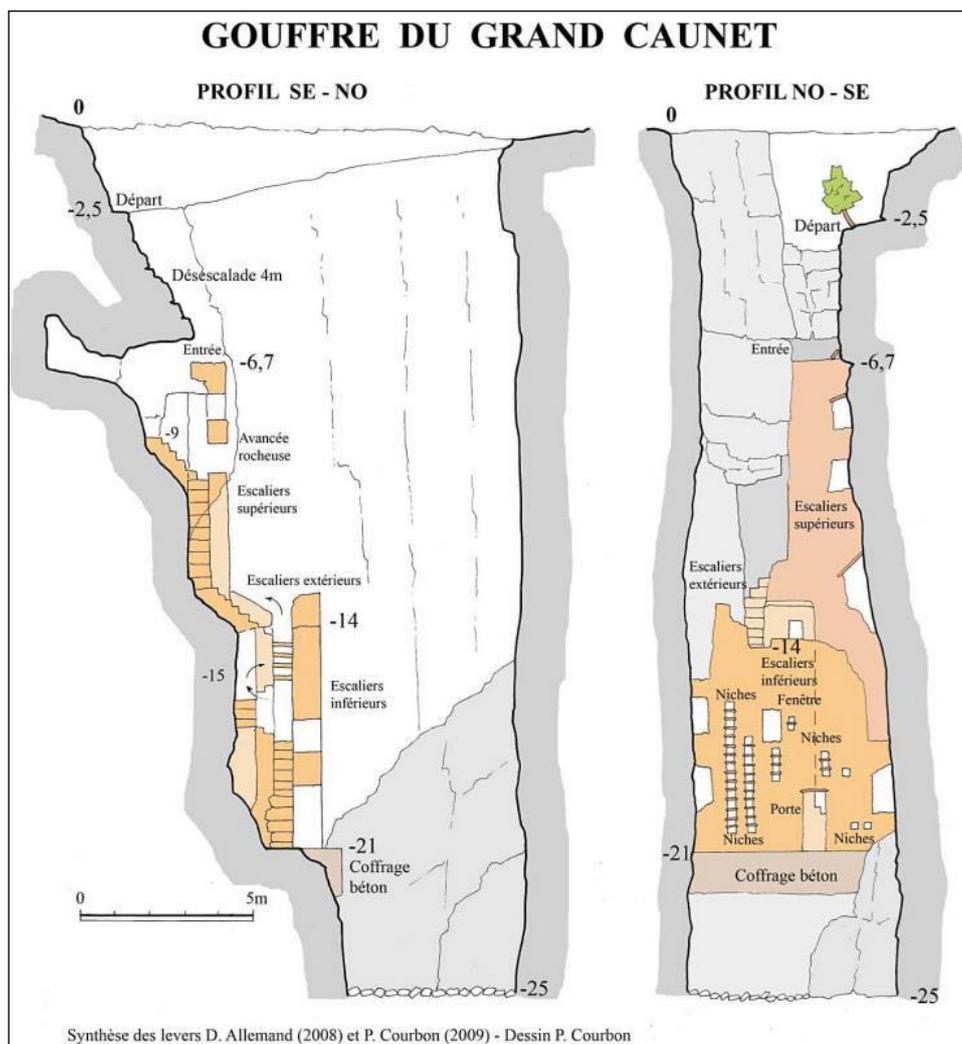


*Partie supérieure des escaliers.*

*Détail de l'escalier.*

Sur les 183 os d'animaux remontés lors des fouilles, seuls 2 appartenait à des pigeons, ce qui confirmerait que les escaliers n'étaient pas un colombier. La découverte d'ossements humains, 4m sous la base des escaliers a donné lieu à une datation par le radiocarbone qui les a situés dans une fourchette 1427- 1473. Il s'agirait d'un berger tombé au fond du gouffre, lors d'un incendie, avec une partie de son troupeau dont les ossements ont été retrouvés à proximité, avec du charbon de bois. Il y a eu aussi la découverte par des scouts d'une pièce de monnaie de 1627. Que peut-on en déduire avec certitude ?

Pour Denis Allemand et alii, la typologie de la construction : pierres mal équarries montées avec un faible mortier de chaux nous ramènerait à une période contemporaine ou postérieure au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Par comparaison avec d'autres constructions troglodytes, Paul Courbon pense que le XVIII<sup>ème</sup> siècle est la datation la plus plausible.



*Cliché de Denis ALLEMAND, montrant la façade de la partie inférieure des escaliers. On voit les curieuses niches aménagées dans la maçonnerie et dont certaines sont difficilement accessibles.*

La chapelle monolithique de Gurat, en Charente, datant des XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles, est percée dans le flanc de la colline, sur laquelle est bâti le village, avec la nef, le chœur et l'abside à voûte en berceau et le «larcosolium», sorte de caveau funéraire en forme de niche non loin des tombes rupestres.



Telle qu'on la voit aujourd'hui, dépouillée à l'extrême, c'est un morceau de rocher à l'état pur.

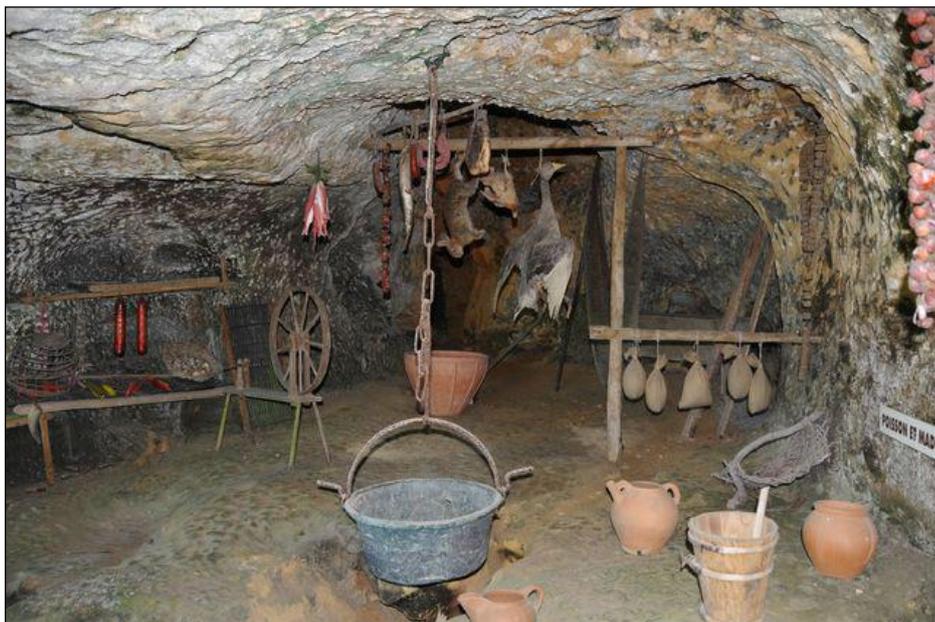
Le site troglodytique de la Roque-Saint-Christophe, à Peyzac-le-Moustier, en Dordogne, est connu mondialement. C'est une falaise calcaire dans la vallée de la Vézère, longue d'un kilomètre et haute de soixante mètres, dans laquelle de nombreux abri-sous-roche et terrasses naturelles, sur cinq niveaux, ont servi d'abris troglodytiques aux hommes de la Préhistoire puis de forts et de cités du Moyen-âge jusqu'à la Renaissance, en particulier contre les raids vikings ou pendant la guerre de Cent Ans. Les habitations, servant de refuge aux Huguenots, furent détruites pendant les guerres de religion en 1588. L'aménagement touristique permet de se faire une idée des habitations troglodytiques et montre quelques reconstitutions de machines de génie civil médiévales.





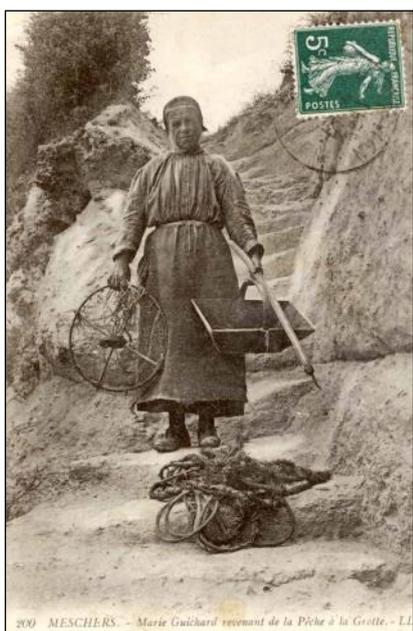
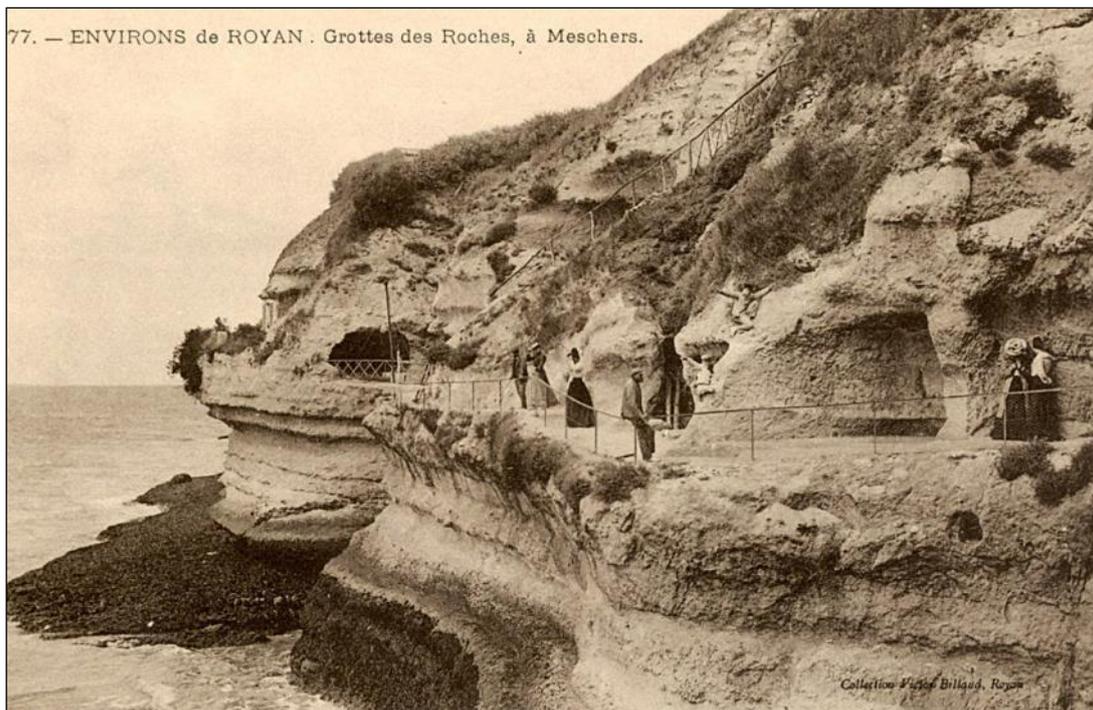
**1-Reconstitution du cloisonnement.**

*Machine de levage sur le principe de la cage à écureuil. La force de l'homme, due essentiellement à son poids, est multipliée dans le 2-rapport du rayon de la cage au rayon du moyeu sur lequel s'enroule la corde (sur le même axe que la cage, à sa gauche).*



Les grottes de Meschers, en Gironde, sont des habitations troglodytiques dans les falaises blanches, en rive droite de l'estuaire de la Gironde. À l'origine creusés par la nature, ces « trous » furent agrandis par l'homme pour devenir au XIX<sup>ème</sup> siècle de véritables habitats troglodytiques. Certaines grottes sont encore occupées aujourd'hui et toutes ne sont pas visitables.





*On entretient le souvenir de Marie Guichard, décédée en 1923.*

Aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, alors que la commune est bouleversée par la grande vogue des bains de mer, les grottes sont soit des logements privés, soit des « guinguettes » où l'on vient se délasser après le bain. Certaines sont transformées en résidences secondaires par de riches bourgeois (famille Hennessy, célèbres producteurs de cognac, par exemple...).

Le pigeonnier troglodytique de Cinais, en Indre-et-Loire, possède 180 trous de boulins carrés (emplacements de pigeons) sur 7 rangées et se situe au-dessus d'un abri troglodytique datant du XVI<sup>ème</sup> siècle.



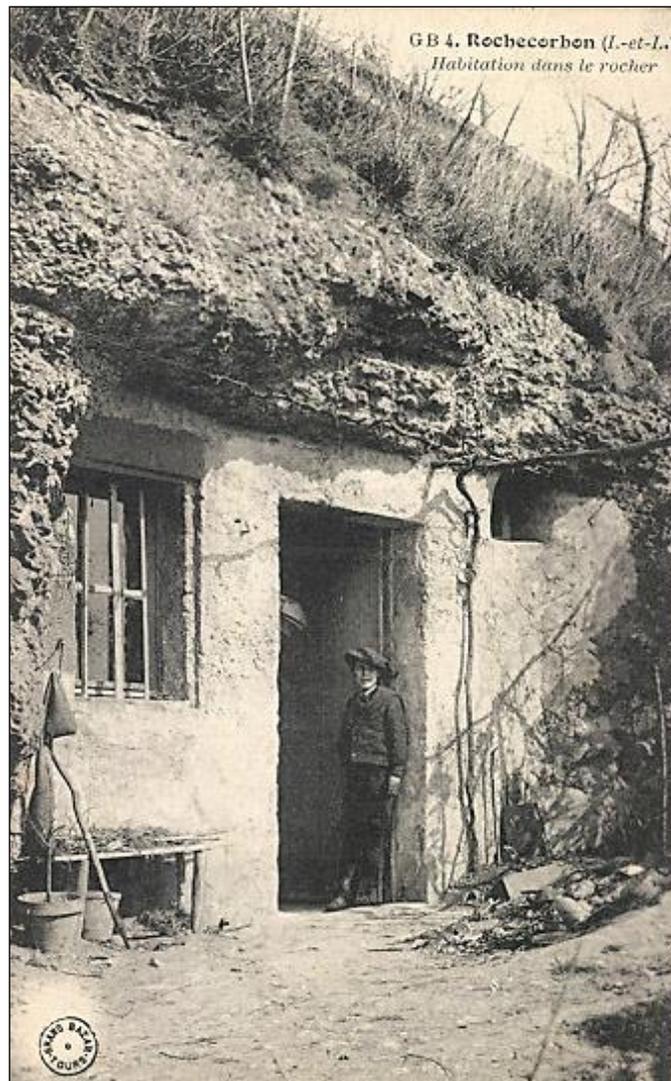
Rochecorbon, également en Indre-et-Loire, a un sous-sol essentiellement formé de tuffeau jaune. Son passé troglodytique se lit dans l'iconographie ancienne, mais il y a une résurgence actuelle très forte, notamment par les commerces et la vente immobilière.



*Ces cartes postales ont circulé dans le premier quart du XX<sup>ème</sup> siècle. Elles montrent l'importance d'une vie communautaire : l'on sort les chaises sur le pas de la porte et l'on bavarde.*



*Maison troglodyte néo-gothique dans Rochecorbon.*

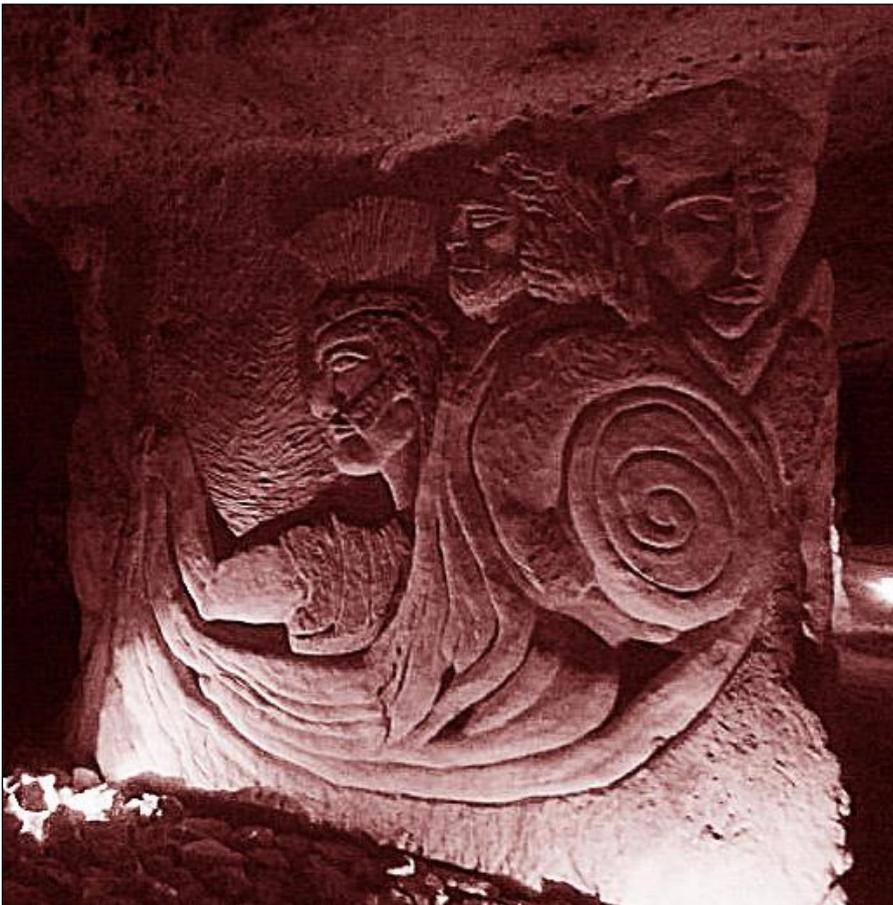


**Domaine Bourillon d'Orléans.**

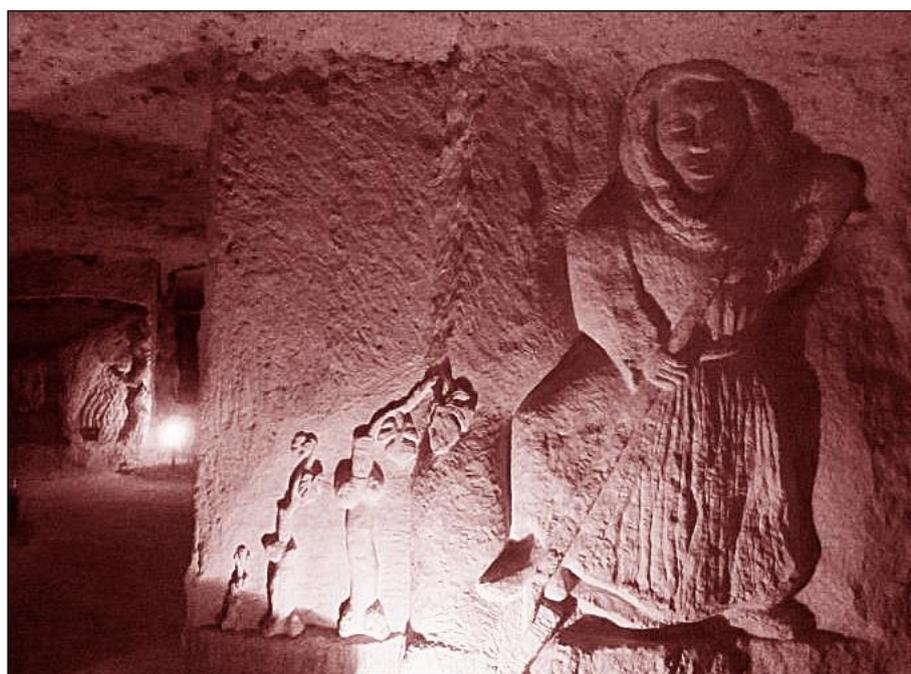
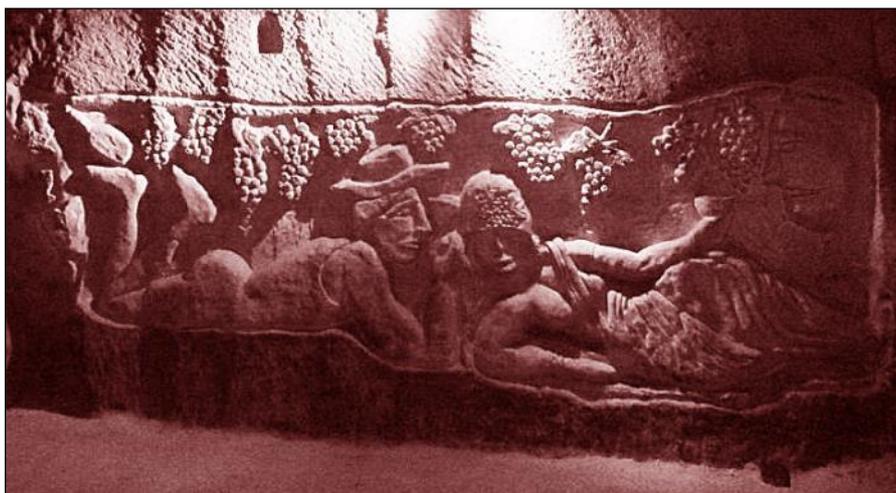
La cave creusée dans le tuffeau, qui produit du Vouvray blanc, a été ornée de 34 panneaux sculptés à même la paroi. Cette pratique, parfois ancienne, est utilisée désormais aujourd'hui dans des cas similaires pour agrémenter la visite desdites caves.



*Au début, la vie microbienne...*



*Romains...*



Villaines-les-Rochers est situé en Touraine dans le Chinonais à 6 kilomètres du château d'Azay-le-Rideau. Son paysage se compose de vallons, descendants des landes du Ruchard (au sud) vers la rive gauche de l'Indre (au nord). Son architecture est typique des maisons de Touraine, ses jardins fleuris sont décorés de haies en osier et certaines de ces habitations sont semi-troglodytiques.

L'activité vannière existe à Villaines-les-rochers depuis le VII<sup>e</sup> siècle. Jusqu'au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'économie du village reposait sur l'agriculture et la vannerie. Mais la spécialité du village s'est affirmée en osiériculture grâce à la

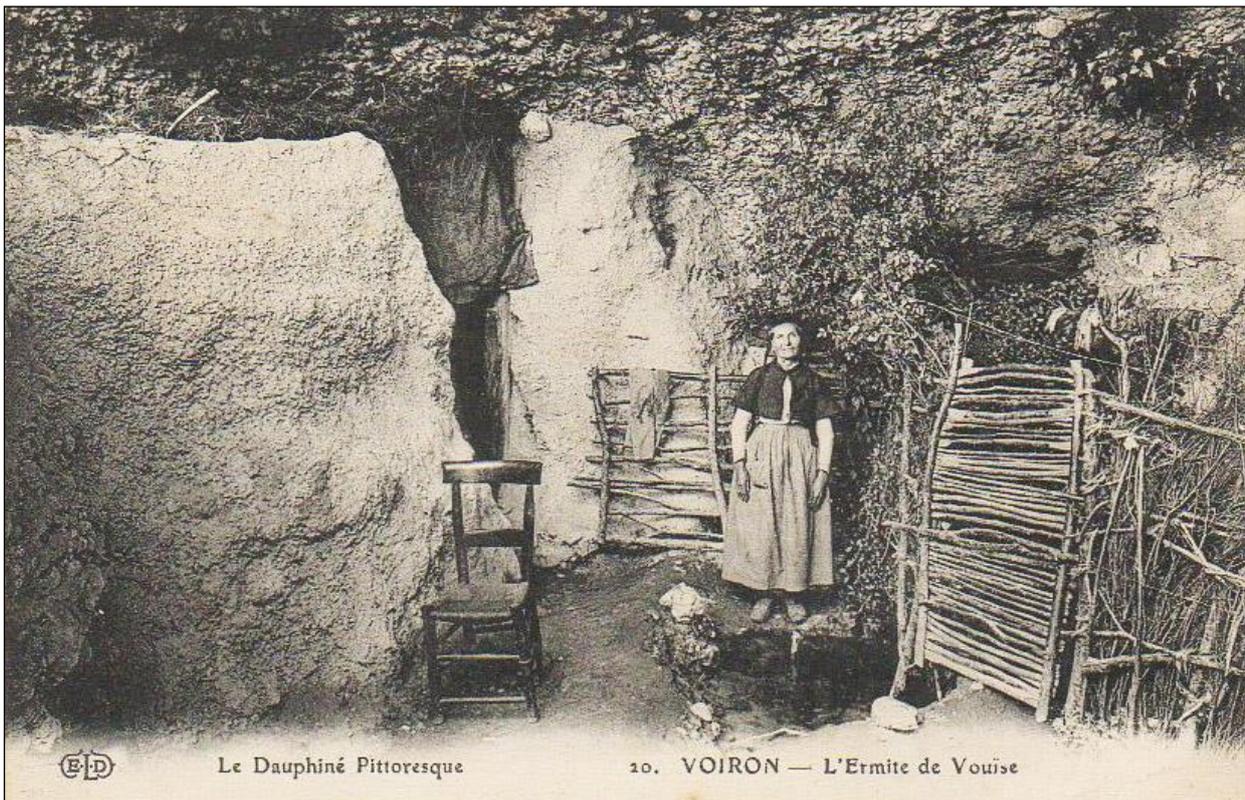
création d'une « Coopérative de vannerie » qui permettait aux paysans/vanniers de mieux négocier le prix de leurs produits. Ce village est ainsi depuis plus de 150 ans un haut lieu de l'osier et de la vannerie française, qui représente à lui seul plus d'un tiers de la production hexagonale.



3. - VILLAINES. - Habitations Troglodytes des Vanniers

L'ermite de Vouise à Voiron, dans l'Isère, que la mémoire des Voironnais surnomme la Marie-Bâton, passait l'hiver à l'hôpital et l'été dans son ermitage sur les pentes de la colline de Vouise, non loin de la statue de la vierge qui domine la ville. Elle fait partie de ces personnages marginaux qui ont partie liée avec le troglodytisme pour des raisons peu claires. Elle occupa son abri de fortune au pied de la statue à partir de 1902. Plus tard, un simple cabanon agrémenté d'un mur en glaise édifié par quelques amis Voironnais lui permit de s'isoler un peu de l'humidité de sa grotte. Certains documents datés tendraient à prouver que l'ermite de Voiron occupait toujours les lieux en 1911.

À l'intérieur de cet ermitage, on découvrait le lit, ou plutôt une vulgaire couche confectionnée de vieux sacs de toile et de couvertures sombres, très usées. L'histoire nous apprend que la Marie-Bâton de Voiron, personne d'une extrême bonté dont le comportement contredisait en tout point le sobriquet, s'appelait en fait Marie-Victorine Rochas. On découvre également qu'elle avait travaillé jadis comme lingère couturière à Paviot, commune limitrophe de Voiron. Elle avait été mariée à feu sieur Bouvier, décédé à l'hôpital de Grenoble. Aussi étonnant que cela puisse paraître, Marie-Bâton était propriétaire de ce secteur qu'elle avait acheté à crédit sur vingt ans pour la somme de 120 francs (de 1900) à un conseiller municipal de la ville, M. Fugier, et avait acquis son jardin, acheté à M. Michallat pour 18 francs.



Le Dauphiné Pittoresque

20. VOIRON — L'Ermitage de Vouise

La grotte de l'Ermitage, à Moisse, dans le Jura, s'ouvre dans la roche escarpée du même nom. Elle a environ 15m de longueur, 8 de largeur et 7 de hauteur. Elle comprend un rez-de-chaussée et un étage superposé. Le rez-de-chaussée est composé de trois pièces voûtées ; l'étage a quatre pièces également voûtées.

Le rez-de-chaussée et l'étage avaient certainement pour fond, à l'origine, le massif même de la roche. Les eaux ont commencé le travail de destruction ; une fente s'est produite d'abord et peu à peu, le monument s'est détaché de la roche mère. Tandis que le monument se désagrège par le fond, tourné à l'est, il se détruit en même temps par la façade. Depuis une quarantaine d'années déjà, des piles ont cédé au premier étage et ont été remplacées en deux endroits par des étais en maçonnerie. Il y avait en effet à l'étage des baies servant à l'éclairage et à la communication des pièces entre elles ; ces ouvertures se sont élargies sous l'action des eaux, de la gelée, sans parler des dégradations dues à certains visiteurs, et la solidité des parois latérales a été de ce fait considérablement compromise. On peut prévoir que d'ici peu d'années le plafond du monument, banc de roche d'un poids considérable, s'écroulera, n'étant plus soutenu que par des soubassements de plus en plus faibles. Le rez-de-chaussée seul, avec ses trois travées voûtées, est donc appelé à durer.

La roche constitutive est, dans son ensemble, formée de strates parallèles, à feuillures superposées ; c'est un grès quartzifère, le grès vosgien de l'étage inférieur du Trias. Ce grès, friable, très facile à désagréger, est composé de petits cristaux de quartz et de feldspath agglutinés par un ciment siliceux ; il constitue la roche nommée arkose. Devant le monument règne une plate-forme, aménagée certainement par la main de l'homme. Elle a une vingtaine de mètres de développement sur une douzaine de mètres de largeur. A une distance de 30 mètres de la grotte, sort une source d'eau limpide ne tarissant jamais.

L'origine de la grotte de l'ermitage est jusqu'ici bien discutée, mais il est certain que l'Ermitage est très ancien.

Comme cette grotte est connue sous le nom d'ermitage, on peut de prime abord y voir la solitude d'un anachorète chrétien. On remarque en plusieurs endroits des traces de chaux et de plâtre, preuve indéniable que la retraite de l'ermitage a été habitée. On découvre aussi de petites niches, cavités de forme ronde ou allongée, creusées dans la roche et paraissant destinées à servir de ressers à provisions ? Mais sur de prétendus ermites, on ne sait rien ou peu de choses. Le dernier soi-disant ermite s'appelait Guilley. Il aurait, fort âgé, quitté l'Ermitage en 1694, après la mort de son compagnon, pour venir habiter une maison de Moisse. Jusqu'à cette époque, l'ermitage aurait été habité par deux ermites qui, tous les dimanches et fêtes, venaient entendre la messe à Moisse et faisaient la quête dans l'église. C'est du moins ce que rapporte une note datée du 1er janvier 1850 et écrite de la main même du docteur Claude-François Guillaume, médecin à Moisse, lequel avait vu, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, disait-il, des châssis de fenêtres et de portes aux diverses ouvertures, ainsi que des enduits de plâtre sur les parois intérieures des différentes pièces.

On est mieux documenté sur le point suivant : l'ermitage a servi, entre les années 1840 et 1850, de lieu de réunion aux membres de la « Vente des Bons Cousins Charbonniers de la Serre ». C'est là qu'étaient reçus les adeptes et qu'étaient célébrées les cérémonies aussi innocentes que mystérieuses prescrites par les statuts de l'association.

« Cette association était née, dans des temps assez reculés, du besoin qu'avaient éprouvé les hommes, contraints par position de vivre dans les bois, de se rapprocher et de se secourir mutuellement ; ils avaient emprunté à l'art de la carbonisation du bois leurs emblèmes, leurs cérémonies, leur vocabulaire symbolique ». Les assemblées, qui, en dehors de la vente des bois proprement dite, avaient souvent pour but quelque œuvre de bienfaisance, étaient surtout des rendez-vous de bons vivants réunis pour consommer gaiement en commun des victuailles et des boissons. Leurs rassemblements n'en ont pas moins été interdits au commencement du second Empire.



Trôo, en Loir-et-Cher, est également une de ces villes vouée au troglodytisme. En suivant les bords du Loir, elle profile à l'horizon les hauteurs de sa falaise et s'étage sur trois niveaux distincts. En bas, la ville bâtie dont les plus vieilles constructions appartiennent à l'époque médiévale, à l'étage moyen les troglodytes et sur le plateau dominant la vallée, la ville haute et sa collégiale. Le site de Trôo fut habité dès l'antiquité.

Les constructions qui suivent aujourd'hui le bord du Loir ne parviennent pas à cacher les nombreuses caves qui trouent littéralement la falaise. L'histoire des lieux nous apprend que l'homme semble avoir occupé le promontoire rocheux dès le Néolithique. C'est seulement avec les premières invasions normandes que les caves semblent faire leur apparition.

La partie qui compte les vestiges les plus anciens est sans doute le chemin dit « Rue Haute ». Dans cette rue, s'ouvrent les entrées de ce que localement on appelle les caforts. C'est à côté d'un lavoir souterrain établi lui aussi dans une grotte, que l'on pénètre dans un très ancien réseau de carrières qui s'enfonce au plus profond de la butte. Plusieurs fois assiégés, les habitants prirent l'habitude de se réfugier dans ces sombres recoins. Les séjours répétés de la population finirent par désigner chaque endroit du réseau en lui donnant un nom. On trouve ainsi le « grand-dansoir », le « jeu-de-boules », etc.

Les caves de la partie troglodytique de Trôo datent pour la plus grande partie d'entre elles de l'époque médiévale. Creusées pour les plus anciennes d'entre elles au XI<sup>ème</sup> ou au XII<sup>ème</sup> siècle, elles sont généralement assez profondes. On trouve l'habitat souterrain dispersé le long de deux escarpements superposés.

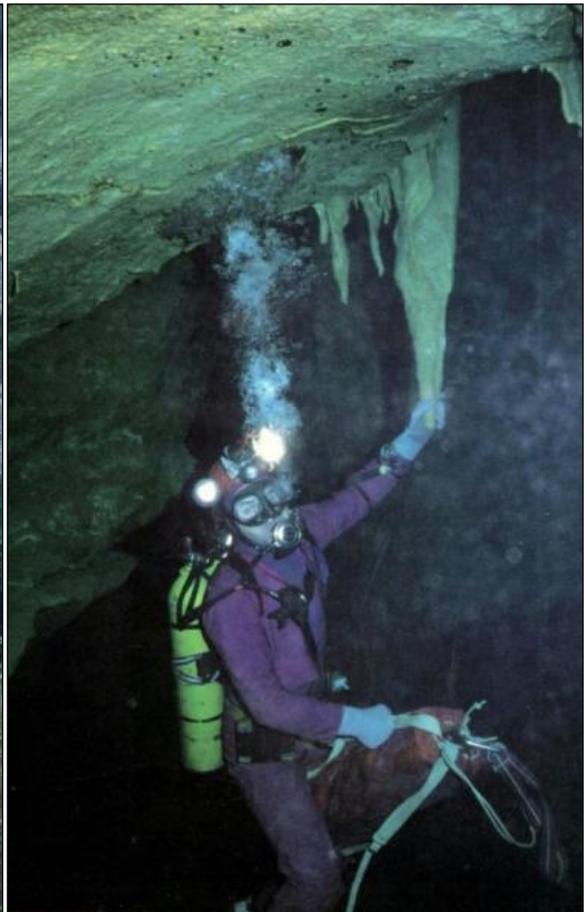
Les caves sont souvent spacieuses et bien éclairées. Ici les troglodytes sont encore nombreux, ou plutôt, l'habitat en cave renaît de ses cendres. Le charme du village et l'enchantement des bords du Loir ont séduit une population de nouveaux troglodytes. Bien restaurées, idéalement orientées, dotées d'une vue imprenable sur la plaine du Loir, les maisons souterraines de Trôo sont très prisées et leur réfection peut être considérée comme un exemple. Certaines caves, habitées de façon permanente, possèdent aujourd'hui tous les avantages du confort moderne.





*Une nouvelle vision de la vie troglodytique...*

Le moulin de la Pescalerie à Cabrerets, dans le Lot, de datation inconnue à ce jour, est construit sur la résurgence d'une rivière souterraine qui se forme dans le causse de Gramat et qui réapparaît dans la vallée du Célé. La visite du site permet de voir le bassin au pied de la falaise, une cascade calcifiante, le moulin équipé de quatre paires de meules actionnées par quatre roues horizontales placées dans des cuves et la maison du meunier à droite du moulin. La première partie de la galerie de sortie des eaux est actuellement siphonnante mais, en plongée, on peut voir qu'elle fut jadis dans une phase fossile pendant laquelle se sont formées des concrétions ; on émerge alors dans une partie parcourue par la rivière, devenue « aérienne ». Dans cette partie, on aurait trouvé du mobilier du Hallstatt.

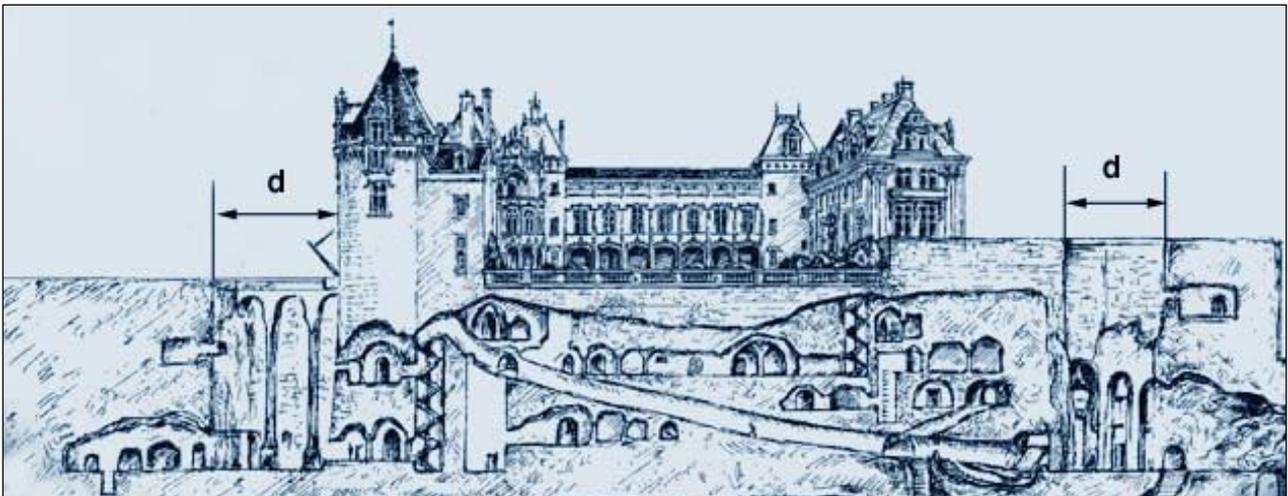


*Il est possible que la première partie de la cavité se soit emoyée par exhaussement du seuil, dû au dépôt de tuff. On voit nettement les stalactites formées en régime exondé.*

Le château de Brézé, dans le Maine-et-Loire (XVI<sup>ème</sup> siècle), possède un immense réseau troglodytique situé sous le château et dans les fossés, comportant aussi bien des pièces de la vie quotidienne (boulangerie, écurie, magnanerie) que militaire (pont-levis, chemin de ronde). Il est entouré de « douves sèches », véritable ceinture en creux, les fossés atteignant 18 mètres de profondeur.

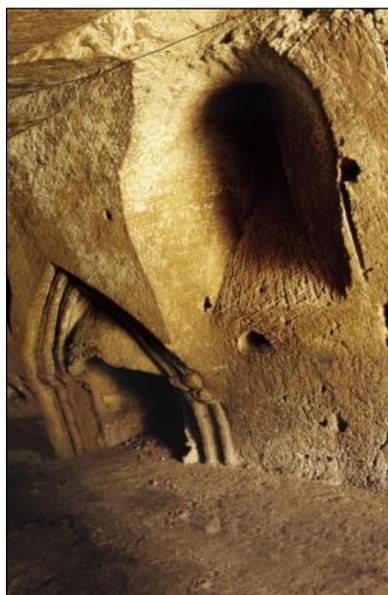
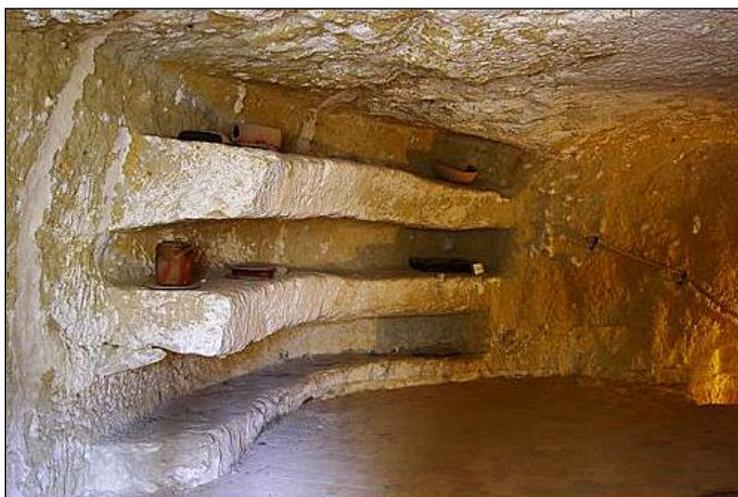


*On distingue nettement les douves sèches, sorte de canyon franchissable uniquement en un point.*



*Dans cette coupe, l'espace des douves sèches est matérialisé par les flèches « d ». On voit de la sorte l'importance de la partie troglodytique et souterraine.*





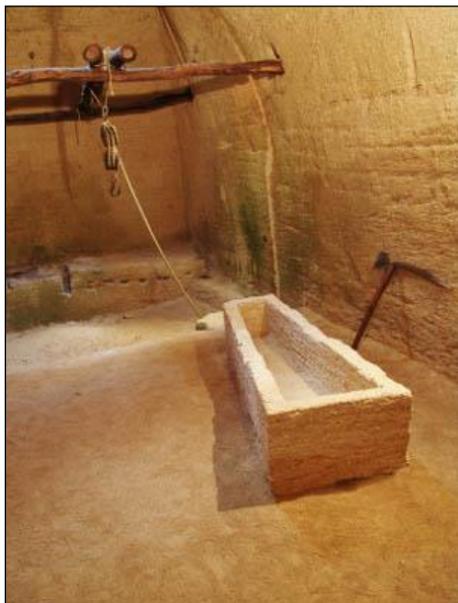
Le site de Doué-la-Fontaine, dans le Maine-et-Loire, est à l'échelle d'une petite ville de près de 8.000 habitants aujourd'hui. Il a la particularité de s'étendre sur un terrain géologique particulier, les faluns, calcaire détritique d'origine marine. Facile à creuser et à travailler, elle a des caractéristiques mécaniques qui la font utiliser pour différents usages, telle la pierre de taille, les moellons, le sable ou matière première pour la fabrication de la chaux. On l'utilise également pour l'amendement des terres siliceuses et acides. A Doué-la-Fontaine, on y a extrait des sarcophages.

Des premiers habitats souterrains fortifiés apparaissent au moins vers le IX<sup>e</sup> siècle. Appelés « roches », ce sont des sortes de fosses dans les parois de laquelle sont creusés tout autour les différentes pièces. Ces pièces prennent le jour par d'étroites ouvertures qui s'évasent vers l'intérieur, afin de capter plus de lumière. La fumée, et plus généralement l'aération, se faisaient par ces ouvertures larges d'une vingtaine de centimètres à leur débouché à l'air libre.

De nombreux souterrains-refuges existent sur la commune, du type de ceux apparus dès le IX<sup>ème</sup> siècle, avec les aménagements classiques de défense : feuillures pour portes, goulots, pièges, et aussi silos en forme de poire ou de bouteille...

*Cave du Prieuré. On y voit une salle principale creusée en arc brisé avec puits d'extraction central, une cheminée monolithe romane avec deux arcs brisés romans sur son manteau bombé encadré de deux chapiteaux, cinq grandes baies très évasées vers l'intérieur, une porte d'accès surmontée d'une décoration en arc brisé et un pigeonnier aménagé dans une cave du XI<sup>e</sup> siècle.*

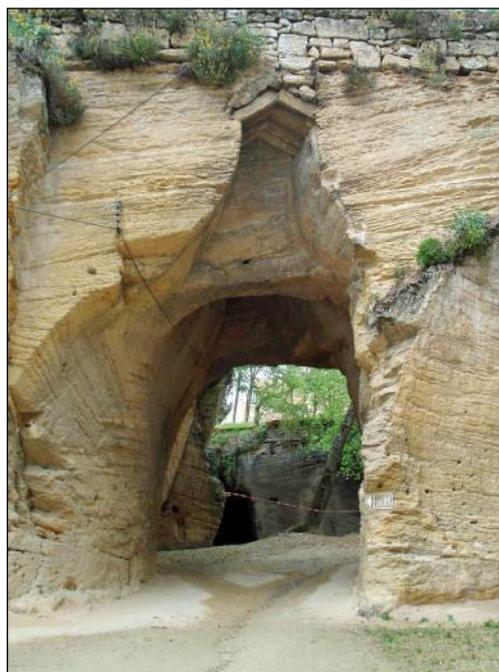
A la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, Doué-la-Fontaine connut une forte activité de construction. On vit apparaître de grandes carrières ainsi que, ça et là, de petites exploitations individuelles. A cette époque également, apparaissent de nouveaux habitats souterrains, ceux des carriers, comme aux Perrières (site très remanié depuis...)



*Habitat typique des Perrières.*

Autour de l'habitation proprement dite, on trouvait toutes les annexes nécessaires à une vie quasi autarcique : poulailler, soue à cochon, cave à vin, fournil étable, potager sur le toit et puits.

A partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle, les besoins de la productivité firent inventer un mode plus original : les pierreyeux ou perreyeux faisaient une saignée rectiligne en surface, une tranchée de 1 m de profondeur environ puis taillaient des blocs de falun. Ils descendaient progressivement en ménageant une voûte en ogive permettant d'extraire plus de blocs tout en assurant la solidité du toit et donc du champ au-dessus. Lorsque cette partie du sous-sol avait été suffisamment exploitée, ils refermaient la tranchée à l'aide de blocs de falun disposés à la façon d'une clé de voûte et apportaient le mètre de terre arable nécessaire à la reconstitution du champ. Une autre partie du champ était alors exploitée de la même manière.



Au cours des âges, on y a extrait des sarcophages, des blocs de taille variable : « douelle » de l'épaisseur d'une cloison, « parpaing » plus gros de l'épaisseur d'un mur. La quantité de blocs extraits dans une salle pouvait atteindre 8.000 pièces. Parfois, les cloisons séparant les chambres ont été plus tard abattues pour le besoin des champignonnistes. En témoignent des chaudières destinées à remonter la température à 17°C et sur les parois, la présence de traces vertes de sulfate de cuivre, substance empêchant le développement des parasites sur le compost. La nécessité de chauffer pour maintenir une température favorable au champignon entraînait un coût d'exploitation important vu la dimension des salles.

Il y eut une production très originale, celle de sarcophages. Entre les Ve et VIII<sup>e</sup> siècles, 20.000 cuves funéraires en falun furent extraites.

Dans certaines zones de Doué, c'est du sable qui fut extrait et même — sans rapport avec les faluns — de la houille.

Turquant, en Maine-et-Loire, est un petit village d'Anjou situé sur la rive gauche de la Loire. Vignobles saumurois en haut, falaises de tuffeau et maisons troglodytiques en bas. Ce village posséderait un des réseaux de grottes les plus importantes de France. Rénovées pendant six ans, les onze cavités qui menaçaient de s'effondrer sur les habitations

voisines ont été rouvertes en 2009. Chacune accueille depuis les artisans de la région : sculpteur, métallier, créatrice de bijoux, souffleur de verre.



*Four à fruits.*



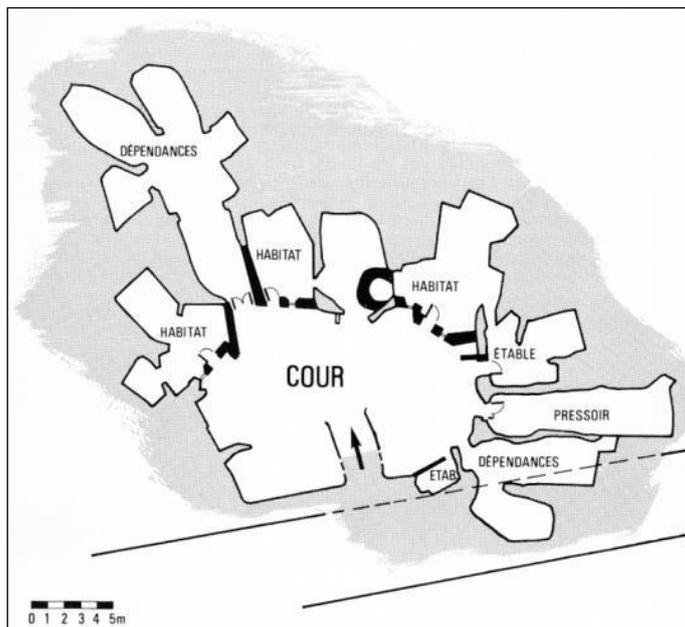
*Cette restitution d'aménagement ancien est certainement beaucoup plus proche de la réalité troglodytique que les réalisations des designers actuels.*



*1-Escaliers et trous de boulins.*

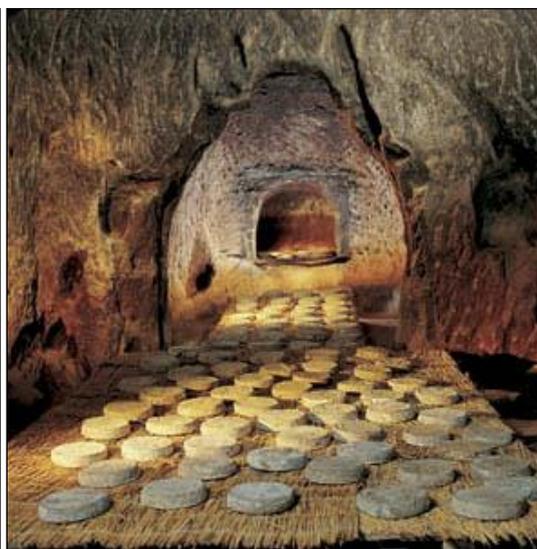
*2-3-Les lieux.*

Le lieu-dit « La Fosse », à Dénézé-sous-Doué, est un des grands sites troglodytiques vertical creusé dans le tuffeau. On voit (ci-dessous) la disposition rayonnante à partir de la cour, avec les zones d'habitat et les dépendances.



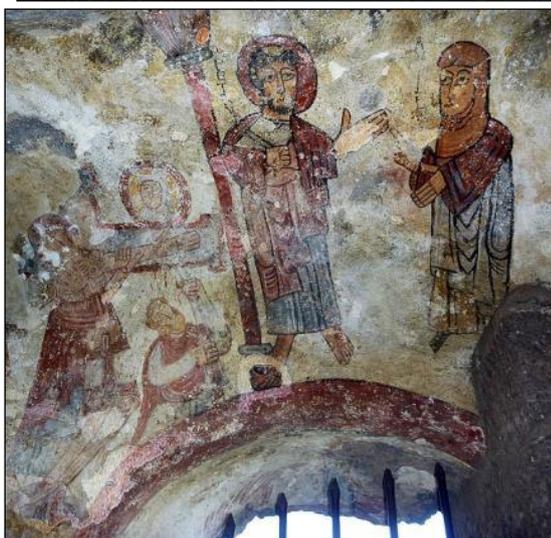
*Relevé de G. Guyomard, in REWERSKI, J. ; GILBERT, Ch. (1986) : Monde souterrain de l'Anjou. Éditions de la Nouvelle République. p. 34.*

Les fermes troglodytiques des Farges, à Saint-Nectaire, dans le Puy-de-Dôme, sont devenues une sorte de « conservatoire » du troglodytisme auvergnat. Parallèlement à la fabrication du fromage, elles ont été transformées en ce qu'on appelle maintenant un « écomusée ».

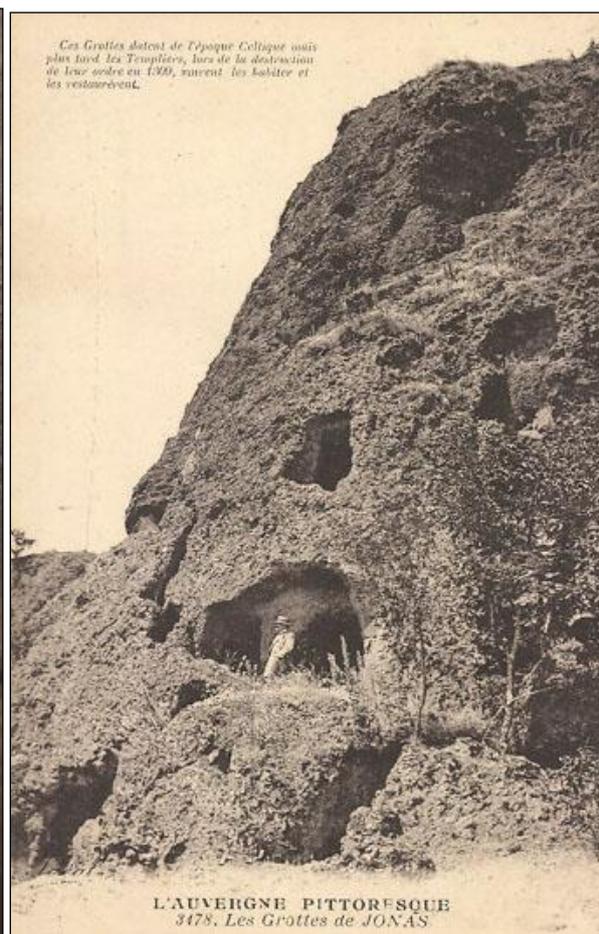


*Affinage du fromage Saint-Nectaire.*

Longtemps ignoré du grand public, le village troglodytique de Jonas, à Saint-Pierre-Colamine, dans le Puy-de-Dôme, est creusé dans le tuf volcanique d'une falaise longue de 500m pour 100 de haut, avec environ 70 cavités. Village médiéval entier avec ses services, sa chapelle aux fresques des X<sup>ème</sup> et XI<sup>ème</sup> siècles et son logis noble, composé de 4 niveaux desservis par un seul escalier à vis. Le dernier étage possédait une bretèche et un pigeonnier. Les cheminées étaient creusées directement dans le tuf. A terme, plus de 60 pièces disposées sur 4 étages, reliées entre elles par des couloirs et des escaliers en colimaçon. A l'apogée du Moyen-âge, on comptait jusqu'à 600 habitants : moines, militaires, paysans...



*La chapelle.*



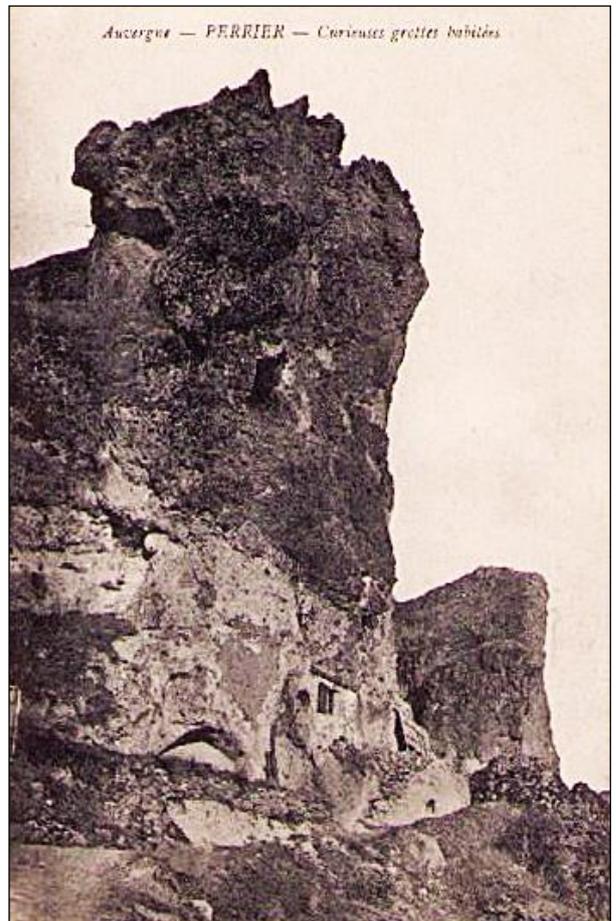
*Là encore, il est question de « pittoresque » !*

La grotte des Laveuses à Royat, dans le Puy-de-Dôme, provient d'un phénomène volcanique. Dans le fond de la vallée s'est épanchée la coulée du petit Puy-de-Dôme, la Tiretaine l'a recouverte ensuite. C'est une coulée basaltique qui a formé des prismes que l'on peut voir sur les parois de la grotte. La grotte résulte d'une bulle de vapeur qui s'est formée sous la coulée qui a recouvert un ruisseau. La Tiretaine a érodé la coulée et mis à jour la grotte. Des sources jaillissent là et un lavoir rustique y a été aménagé.

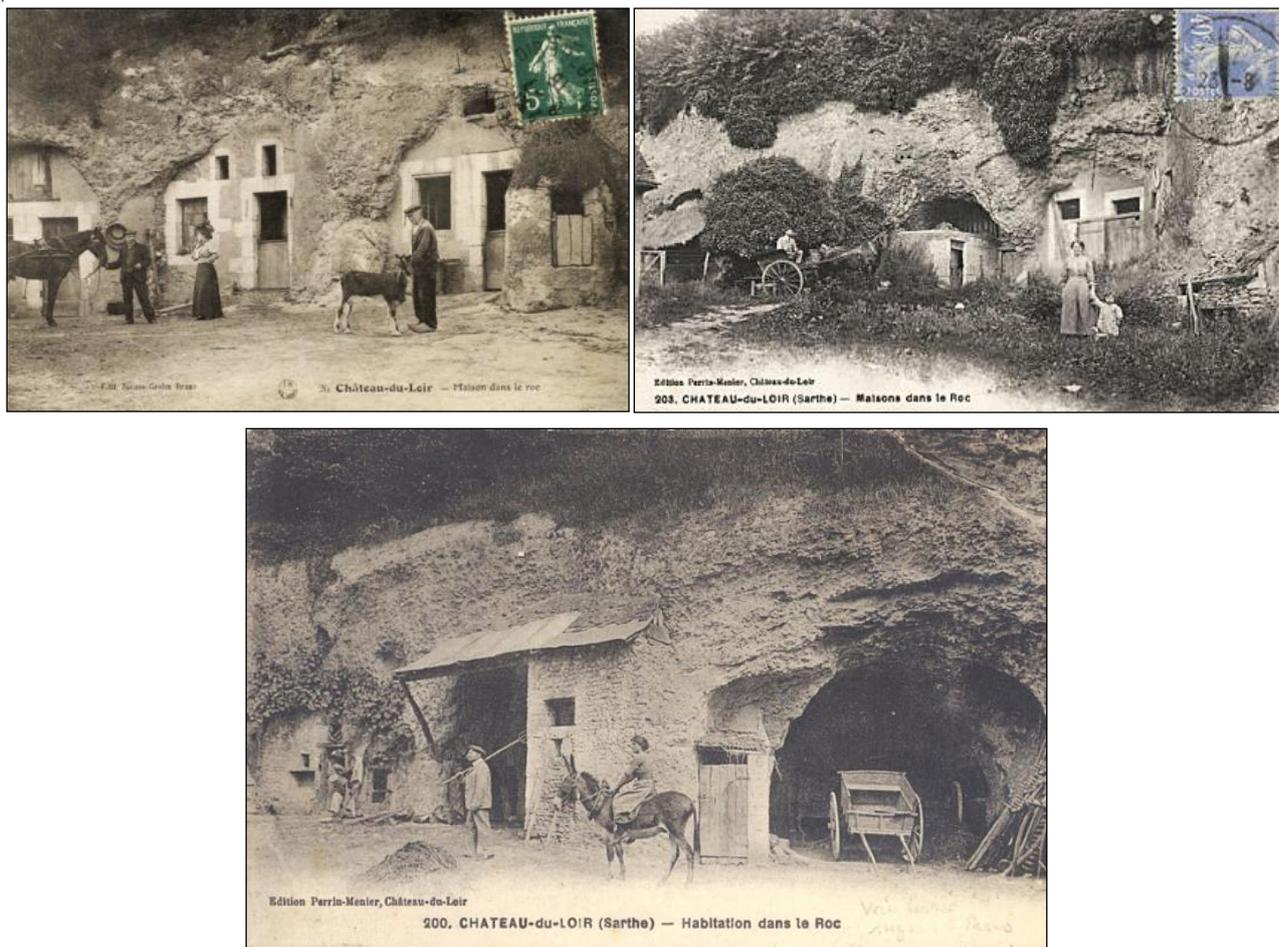




Les grottes de Ferrier, dans le Puy-de-Dôme, furent habitées, pour l'une d'entre-elles, jusqu'en 1945.



Château-du-Loir, dans la Sarthe, est également une de ces petites villes vouée au troglodytisme



La carrière de l'Ermitage, en Seine-et-Marne, doit son nom à une habitation troglodytique dans sa première partie, utilisée comme « maison de campagne » par la famille Montmorency qui aménagea les lieux dans un esprit romantique teinté de rococo. La vocation de « thébaïde » ne fait pas de doute au vu des maximes inscrites dans les pièces :

- « Loin des fracas de la grandeur on peut ici rêver le bonheur »
- « On dort partout quand le cœur est tranquille »
- « Le génie, la science et la vertu n'ont qu'une même patrie »
- « Heureux le philosophe, trop heureux s'il sait l'être »

L'habitation est constituée d'une chambre et d'une salle-à-manger. La décoration s'inspire de la nature :

- des frises en bois rehaussées de ceps de vigne, qui imitent des moulures, bordent le plafond.
- des bas-reliefs en panneaux d'écorce de chêne sont également rehaussés de ceps ainsi que de peintures représentant des créatures sylvestre que sont les Faunes.
- le fronton de la cheminée est rehaussé d'une frise de bois finement ciselée.
- on peut également apercevoir un reste de salamandre dont il manque aujourd'hui la tête.
- les portes peintes sont également rehaussées de moulures en bois.

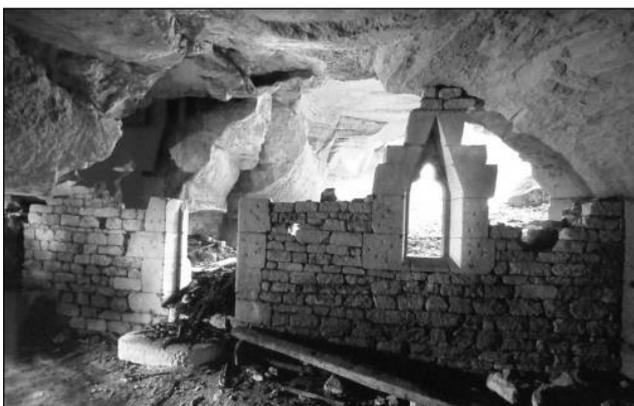
Les deux pièces étaient meublées avec des meubles créés par Bridault, maître charpentier sculpteur du château de Chantilly. Ils ont été placés dans l'ermitage pour la venue de la duchesse d'Angoulême, « ambassadrice » de son oncle le roi Louis XVIII. La salle à manger était équipée d'une table longue avec ses chaises et d'un vaisselier. La chambre contenait un lit et une bibliothèque. Ces meubles, présents jusqu'à la fin des années 1990, ont été vendus par un antiquaire.

A cette zone d'habitation s'ajoute une cuisine troglodytique dont il subsiste un four à pain et une cheminée pour les marmites. On distingue encore un étage supérieur sans doute destiné au petit personnel, chauffé par le conduit de la cheminée. L'escalier d'accès est toujours visible mais seule la paroi avant de la chambre subsiste.

Dans une petite excavation, protégée par un mur en pierres sèches percé d'une fenêtre gothique, on trouve une tombe accompagnée d'un glaive sculpté sur la paroi. L'identité du défunt reste hypothétique.



*1-La cuisine.*



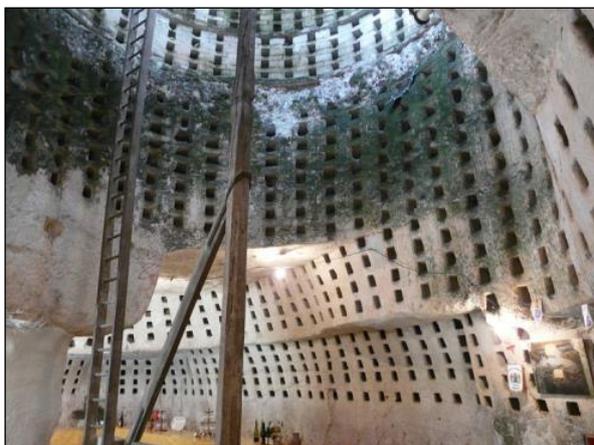
*2-Le tombeau.*



*1-Le mobilier, resté en place jusque dans les années 1990, a été vendu à un antiquaire.*

*2-Panneau au décor de faune.*

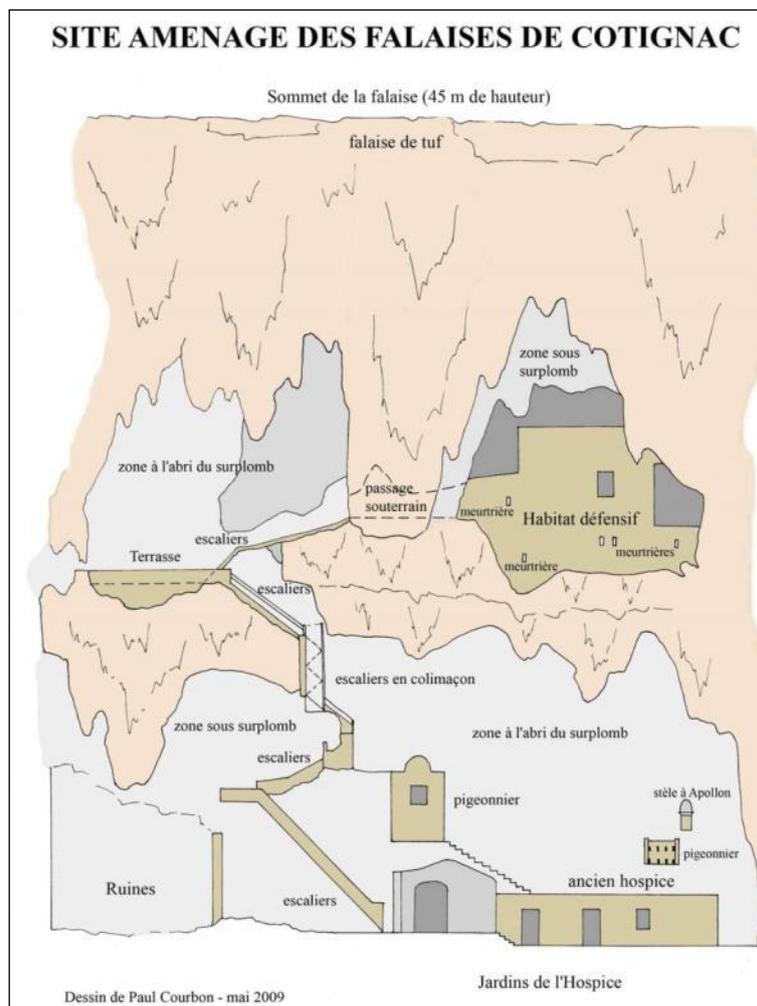
A Tourtenay, dans les Deux-Sèvres, existe un pigeonnier creusé dans le tuffeau, qui comporte une partie souterraine de 12 mètres de profondeur et une partie aérienne de 6 mètres, avec 1875 boulins. Ce genre d'édifice est appelé « fuie » localement. Également, on y voit un lavoir troglodytique.



Cotignac, dans le Var, possède au-dessus du village une falaise faite d'une longue barre de tuf (80m de haut, 400m de long) aux multiples grottes remplies d'énormes stalactites et de nombreuses habitations troglodytiques à flanc de falaise. Le dessin de Paul Courbon, ci-après, vaut toutes les explications du monde.



Cotignac, dans le Var, possède au-dessus du village une falaise faite d'une longue barre de tuf (80m de haut, 400m de long) aux multiples grottes remplies d'énormes stalactites et de nombreuses habitations troglodytiques à flanc de falaise. Le dessin de Paul Courbon, ci-après, vaut toutes les explications du monde.

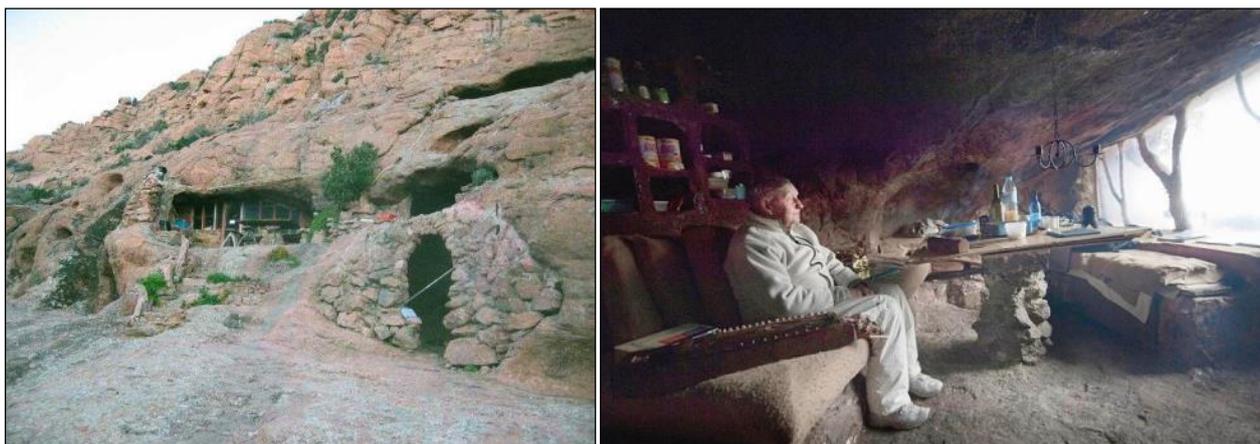


*Le site aménagé de la falaise. En bas, au pied de la falaise, l'ancien hospice créé par la communauté des habitants de Cotignac en 1313. En bas encore, une maison en ruines, des pigeonniers facilement accessibles, la stèle du narcissique Gourdon qui utilise Apollon pour passer à la postérité ! Le site défensif est placé en milieu de falaise dans un lieu peu accessible. Sur cette coupe, les zones à l'abri des surplombs rocheux ont été grisées.*



La grotte du frère Antoine, dans le massif de l'Esterel, est un bel exemple d'ermitage-troglodyte moderne ! C'est une petite grotte profonde de moins d'une dizaine de mètres, située une centaine de mètres au dessus d'un point d'eau. En 1958, un ecclésiastique de Marseille vint y passer une nuit ; il y revint en 1966 pour y élire domicile. En 2009, 43 ans après et âgé de 86 ans, l'ermit qui se fait appeler frère Antoine, est toujours fidèle au poste. D'un naturel liant et prompt à la plaisanterie, il reçoit de nombreuses visites. A la belle saison, quand passe un groupe de promeneurs, les dames sont les plus assidues pour discuter avec lui. Sont-elles plus curieuses que leur mari ou l'ermitre trouve-t-il les paroles qui peuvent les rassurer dans leur quête existentielle ?

Louis Chauvel, alias Frère Antoine, né en 1923 en Mayenne, est un ancien novice cistercien qui a effectué de nombreux voyages en Inde où il soutint des projets médicaux pour les patients démunis. Sa spiritualité s'inspire de diverses traditions (chrétienne, indienne) ainsi que des philosophies antiques (notamment le stoïcisme). Écrivain, il est également dessinateur et sculpteur, ainsi que l'auteur, le compositeur et l'interprète de nombreuses chansons.



Le site troglodyte de Barri, dans le Vaucluse, s'élève sur les pentes d'un vallon entaillant des collines qui, culminant à 313 m, dominent la vallée du Rhône. Sur la crête au dessus du village troglodyte se trouve le château ruiné de Barri. Un kilomètre plus au nord se trouvent les caves cathédrales, anciennes carrières souterraines.

Dominant la colline, le vestige le plus visible est constitué par l'ancien château de Barri. Les premiers documents concernant le château datent du XII<sup>ème</sup> siècle, mais ils manquent de précision. En fait, il semblerait que les ruines actuelles sont celles d'une reconstruction que les caractères architecturaux permettent de dater au XIII<sup>ème</sup> siècle. Au pied du château ont été retrouvés les vestiges d'un village médiéval et de ses fortifications.

Situés en hauteur, exposés au vent du nord, assis sur des bancs rocheux incultes, le château et le village fortifié ne devaient pas être très confortables. Il en allait différemment du village troglodyte qui, situé dans une combe, était à l'abri du vent. De plus, dans cette combe ensoleillée, les restanques bien exposées donnaient un complément de revenus à ceux produits par les carrières, un élevage restreint et les vers à soie. Les barres de molasse du Miocène, faciles à tailler, ont été favorables au creusement d'habitations. On ne peut dire quand furent taillés les premiers abris troglodytes. Certains ont disparu suite aux éboulements de pans de roche peu résistants ; dans d'autres, l'occupation continue a modifié les aménagements les plus anciens. Si en d'autres lieux proches on peut avancer que des creusements datent du X<sup>ème</sup> siècle, on ne peut l'affirmer ici. La restauration de certaines parties du village fait ressortir la beauté de l'architecture parfaitement intégrée à l'environnement, symbiose du bâti et de la roche.



*Le fourneau.*

Le village semble avoir atteint son apogée au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Le recensement de 1763 dénombreait 88 foyers regroupant 478 âmes. Ce fut ensuite un dépeuplement inexorable au profit de la plaine. En 1828, seuls 33 propriétaires habitaient le village, soit un peu plus d'une centaine d'âmes. En 1882, on tombait à 16 propriétaires. En 1906, seuls deux habitants restaient sur place.

Quant à l'alimentation en eau du site, hors la fontaine aménagée au XIX<sup>ème</sup> siècle, on retrouve trace de citernes ou de pièges à eau, ces petits tunnels creusés pour recueillir l'eau suintant sur des strates imperméables.



*Maison troglodyte. Le plancher entre les deux niveaux a disparu. Le toit est à moitié couvert de tuiles et à moitié rocheux. Ci-dessous : le rez-de-chaussée s'enfonçait plus profondément dans la roche.*

Le moulin à huile troglodytique de la Baume, à Gordes, dans le Vaucluse, étire sa façade sur 53m de longueur. La porte d'entrée ouvre sur une enfilade de pièces agencée pour les besoins du moulin à huile aménagé à l'extrémité nord du site. Le premier tiers sud du bâtiment regroupe neuf cuves de stockage destinées aux olives acheminées depuis le plateau. Ensuite, en position centrale du bâtiment, se trouve une construction à un étage, probablement le logement du meunier, puis le moulin proprement dit : pressoirs, citernes et cuves tous taillés dans la roche. À côté, le long de la paroi, sont disposées les embases de pressoirs à chapelle ou presse à vis (apparus au XVIII<sup>ème</sup> siècle) intercalées entre des cuves dont certaines possèdent encore leurs couvercles en pierre.

Plus loin, la meule servant à broyer les olives avant le pressurage, entraînée par un âne ou un mulet et une citerne de 12m<sup>3</sup> autrefois couverte d'une voûte dont les ancrages sont encore visibles. Cette cuve à eau était alimentée par une rigole depuis un aiguiers extérieur. Remarquable est également le conduit vertical de 80cm de diamètre qui perce la voûte de l'abri à l'avant de la citerne. Son utilisation n'est pas définie. Est-ce une trompe pour l'approvisionnement en olives depuis le plateau ou est-ce le conduit d'une cheminée (aucun autre vestige visible) ? Le pressage des olives nécessitant de l'eau chaude pour la seconde presse, un moyen de chauffage devait exister.



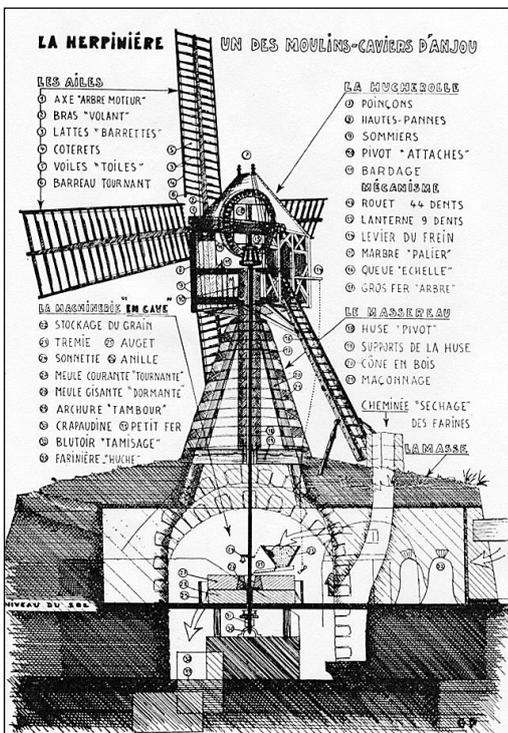
La bergerie troglodytique de Cabrone, à Villars, dans le Vaucluse, se trouve à 800 mètres d'altitude dans la combe de Coste Brune, aux confins des communes de Villars et de Rustrel. Cet ensemble architectural, au pied d'une falaise, comprend un cabanon, transformé en poste à feu, et sa courette précédant trois vastes baumes en entonnoir qui ont été aménagées en logis pour les bergers et en étable pour les troupeaux. Ce site troglodyte est complété, au niveau de la dalle de débordement, par un système de récupération des eaux pluviales qui aboutit à un aiguiers et à un abreuvoir monolithique.





**Les moulins cavier.**

Ce sont des moulins à vent caractéristiques en Anjou, en particulier dans le Saumurois. Ils sont composés d'un corps mobile appelé hucherolle, supportant les ailes et contenant uniquement le mécanisme de renvoi du mouvement. La hucherolle repose sur une maçonnerie conique construite au-dessus d'une cave — parfois troglodytique —, à l'intérieur de laquelle se trouvent les appareils de mouture, ce qui explique l'appellation de moulin cavier. En France, on connaît le moulin des Aigremonts à Bléré (Indre-et-Loire), le moulin de la Herpinière à Turquant (Maine-et-Loire), le Champ-des-Isles à Varennes-sur-Loire (Maine-et-Loire), le moulin Gouré à Louresse-Rochemenier (Maine-et-Loire), du XVI<sup>e</sup> siècle, la Bigottière à Mozé-sur-Louet (Maine-et-Loire) et le moulin de la Montagne à Thouarcé ((Maine-et-Loire). Seuls, celui de la Herpinière et de Louresse-Rochemenier sont troglodytiques.



*Ci-dessus : la Herpinière.*



*Moulin Gouré à Louresse-Rochemenier.*

### Et aujourd'hui ?

Une certaine réhabilitation s'observe dans les régions d'habitat troglodytique traditionnel, ainsi qu'on peut le constater avec les ventes immobilières, relayées par les revues consacrées à la décoration des maisons. Une évidence s'impose d'emblée : il n'y a pas une volonté d'amplifier, si l'on peut dire, l'effet troglodyte mais, au contraire, de le rendre très discret. Ce n'est pas un « retour à la caverne », mais le désir d'avoir un confort aussi moelleux que dans les autres maisons.



Ce qui frappe dans l'habitat troglodytique et induit cette perception de « primitif », « rustique », etc. est la grande coupure d'avec le monde de l'habitat entièrement construit. Ce monde est architecturé à partir de lignes droites, horizontales, verticales, se recoupant la plupart du temps à angle droit. Bien entendu, l'Histoire de l'art montre que ce schéma a souvent été « cassé », au profit de lignes plus ou moins courbes, les moins étonnantes n'étant pas celles de l'Art Nouveau vers 1900 ou encore les réalisations de l'architecte catalan Gaudi.



*Une maison dessinée par Gaudí à Barcelone. Cet « assouplissement » des lignes inspirera fortement les concepteurs du nouveau-troglodytisme, et jusqu'aux créateurs de fictions, comme par exemple les maisons des hobbits, dans la trilogie cinématographique « Le seigneur des anneaux », d'après l'œuvre de Tolkien.*

Les habitants des maisons troglodytiques, même s'ils sont perçus comme vivant dans un environnement pittoresque, restent des paysans, ou des ouvriers vivant partiellement du travail de la terre. Par contre, les individus ont un statut beaucoup plus ambigu, et sont souvent confondus avec des ermites. Sans parler de la Marie-Bâton, évoquée plus haut, ils perdent leur identité et n'existent que par un sobriquet : à Creil, dans l'Oise, c'est « Cricri l'Ermite » dans sa grotte, une carrière largement ouverte, ci-dessous, en pleine forêt de Fontainebleau,

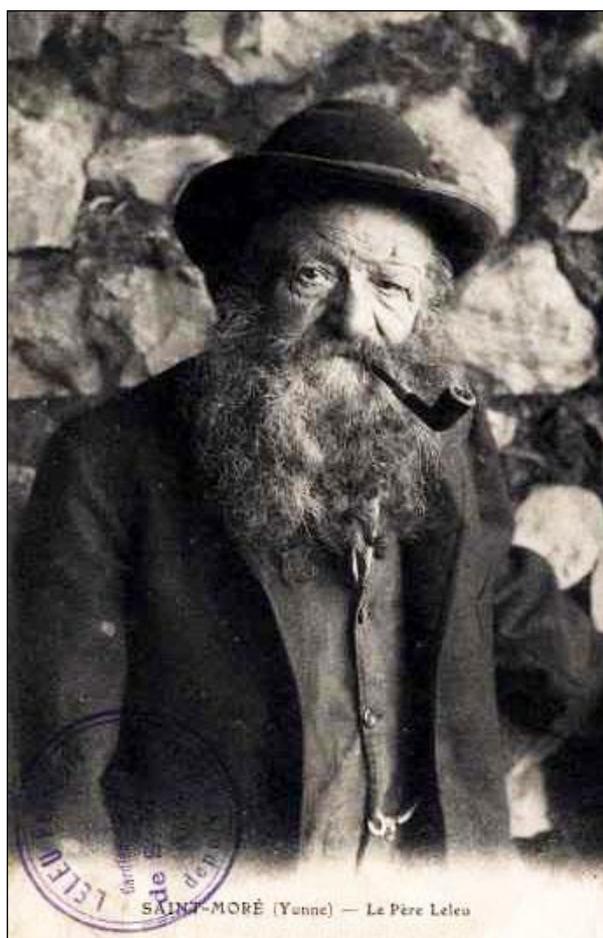


Dans un abri sous roche c'est Emile Beaudenaille, dont on précise bien qu'on l'appelle le « Vieux Zouave », ou encore, dans les creutes de Wissignicourt, dans l'Aisne, « Mimile ». Le « Vieux Zouave », toutefois, est qualifié de l'adjectif « moderne » !

Le viatique du « Vieux Zouave » est réduit à quelques instruments de cuisine et à quelques « cadavres » de bouteilles. Mimile, quant à lui, n'est pas un solitaire. Sur d'autres cartes postales, on le voit poser à l'entrée d'un chemin qui longe d'autres creutes, avec des voisins qui vaquent à leurs occupations.



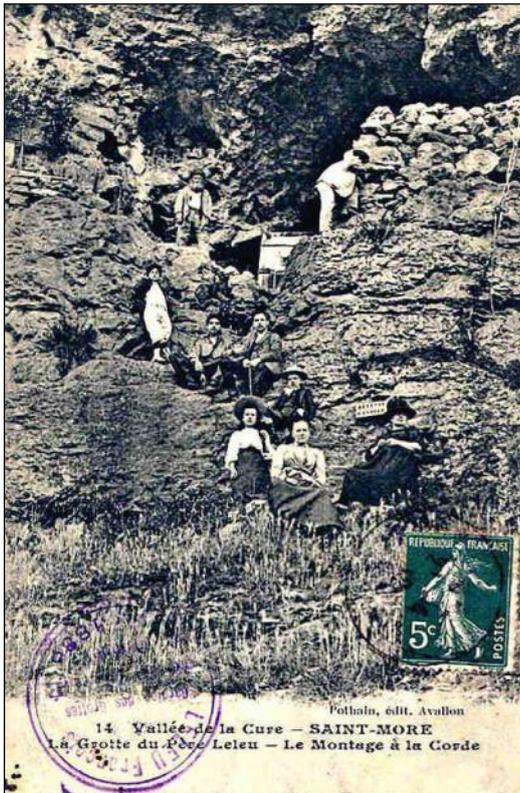
Mais le plus remarquable, en ce sens où l'on connaît bien sa vie, est le « Père Leleu ». Il habitait dans la grotte qui porte son nom à Saint-Moré, dans l'Yonne.



Né à Paris en 1836 dans une famille assez aisée, il étudia chez les frères du Gros-Cailou jusqu'à un niveau plus qu'honnête pour l'époque. D'après ses dires, il se maria et eut des enfants. En 1871, lors de la Commune, il se rangea aux côtés des insurgés. Fait prisonnier au plateau de Châtillon, il fut envoyé au fort de Kellern, près de Brest. Quand et comment Leleu fut-il libéré ? Mystère. Durant les années suivantes, on l'imagine trimardeur, sillonnant la France et subsistant à coup de petits boulots. Il prétendait aussi avoir effectué divers voyages, en Algérie, en Tunisie ou en Corse... En 1886, il arrive à Saint-Moré. Ou, plus exactement, à Arcy-sur-Cure, où réside Guyard, industriel exploitant une carrière d'ocre, qui l'embauche comme terrassier. La carrière forme une grotte artificielle. Les terres extraites sont chargées dans la vallée, et de là transportées jusqu'à Voutenay, où on les traite pour en extraire l'ocre. Rapidement, l'affaire périclité. Leleu se retrouve sans emploi, contraint de se louer pour effectuer des travaux à la journée. Manque de ressources pour payer un loyer, ou besoin vital de liberté ? Toujours est-il que, la grotte de Guyard se trouvant vide, le Leleu y élit domicile. Sur les cartes postales qu'il vendra plus tard aux touristes, on voit un banc, un grand baquet de bois, une petite table. Sa « chambre à coucher » se trouve sur la droite, séparée du vide par un muret de pierres sèches. De son lit de fougères, l'occupant jouit d'une vue imprenable sur la vallée de la Cure. En guise d'escalier, il installe la corde à nœuds qui, la célébrité venue, fera la joie des touristes. Dans ce cadre romantique à souhait, il invite une compagne de rencontre à venir le rejoindre. Celle que Leleu dénommait « la bourgeoise » ne survivra que quatre ans à sa nouvelle existence. Très vite, elle tombe malade, et se couche pour ne plus se relever. Leleu aurait, paraît-il, souhaité enterrer la défunte dans sa grotte : les autorités locales l'en empêchent. Reste à descendre le corps de la

grotte pour le transporter au cimetière du village. « Il a fallu glisser l'humble cercueil au flanc de la montagne ; on n'y est parvenu qu'au prix d'innombrables précautions et de rudes efforts », écrit à l'époque « La Revue de l'Yonne ». On raconta plus tard que, la corde s'étant rompue, le cercueil fut précipité dans le vide et dévala la pente, venant s'immobiliser, tout disloqué, au bord du chemin de terre qui longe la Cure. Ce qui semble avéré, c'est qu'une fois le fardeau mortuaire

parvenu au pied de la falaise, le transport au cimetière s'effectua à l'aide d'une brouette. Aucun corbillard ni charrette n'est mis à la disposition du père Leleu. Les habitants du village commencent par ignorer, voire rejeter cet original qui mène une existence si différente de la leur. Comment pourraient-ils deviner que, vingt ans plus tard, il sera leur gloire locale ?...



*La corde à nœuds qui, la célébrité venue, fera la joie des touristes...*

En effet, il a été pendant deux décennies une véritable curiosité, que les Parisiens férus d'archéologie venaient visiter au même titre que le camp de Cora ou les grottes d'Arcy. C'est qu'il s'était composé une image bien au point, avec un étonnant sens de ce que l'on n'appelait pas encore le marketing. Assez instruit pour l'époque, sous des dehors frustes, il ne manquait certes pas de malice. Peut-être aussi sa promotion a-t-elle été prise en main par un homme avisé, réalisant tout le parti qu'il pouvait tirer de ce personnage pittoresque à souhait ? Le bruit en a couru, accrédité par le florissant commerce de cartes postales dont le père Leleu était le héros, et par la vente de la biographie parue en 1897 et rédigée par un certain Jho Pale (pseudonyme d'un journaliste clamecycois)... Pittoresque, en tout cas, c'était le mot, dans sa grotte où il s'était installé, avec tout son environnement, notamment des chiens de garde et, dans des bouteilles, des vipères vivantes.

Loin de se tenir à l'écart de l'humanité, l'ermite de Saint-Moré ne demandait pas mieux que de faire visiter son repaire. Moyennant finances, s'entend. En s'aidant de la corde à nœuds, le touriste parvenait à prendre pied dans la cavité, au milieu des chiens et des lapins. Le maître de céans faisait les honneurs du vaste domaine : « Ma maison, mes rochers, mes champs, ma rivière ». Selon les jours et les visiteurs, il jouait un air de vieille, déclamaient des poèmes de sa composition, racontait des histoires plus ou moins pimentées. Son grand plaisir : épater le bourgeois en lui mettant sous le nez les vipères vivantes qu'il conservait et nourrissait dans des bocaux. Le visiteur au cœur bien accroché pouvait siroter une bière ou une limonade. Il était invité à conserver un souvenir de cette étonnante balade en acquérant quelques cartes postales ou la biographie de son hôte. L'amateur d'archéologie pouvait même repartir (toujours moyennant finances) avec des ossements ou des vestiges préhistoriques glanés dans les grottes alentour.

À 77 ans, le vieux troglodyte semblait se porter comme un charme lorsque survint sa mort brutale, dont les circonstances n'ont jamais été véritablement éclaircies. « La revue de l'Yonne » du 30 janvier 1913 raconte : « Lundi matin, vers 7 heures et demie, M. Momon, épicier à Arcy-sur-Cure, arriva au faite du cordillon. Il fut salué par les aboiements furieux des quatre chiens du père Leleu et, contrairement à son habitude, le vieillard ne vint point à sa rencontre. Avançant de quelques mètres, il aperçut le père Leleu qui gisait allongé sur le sol humide, les bras crispés, la tête en sang. Fidèle entre les fidèles, la chienne favorite du vieillard, Lisette, était accroupie sur les jambes de son maître ». Le corps présentait, paraît-il, un trou derrière la tête, ainsi que des meurtrissures profondes aux genoux et aux jambes... La mort du père Leleu est ainsi rangée au rang des mystères locaux !

Les citations ci-dessus sont extraites de deux articles de Françoise Lafaix : L'Yonne Républicaine, 5 mars ibidem, 11 mars 2002.

